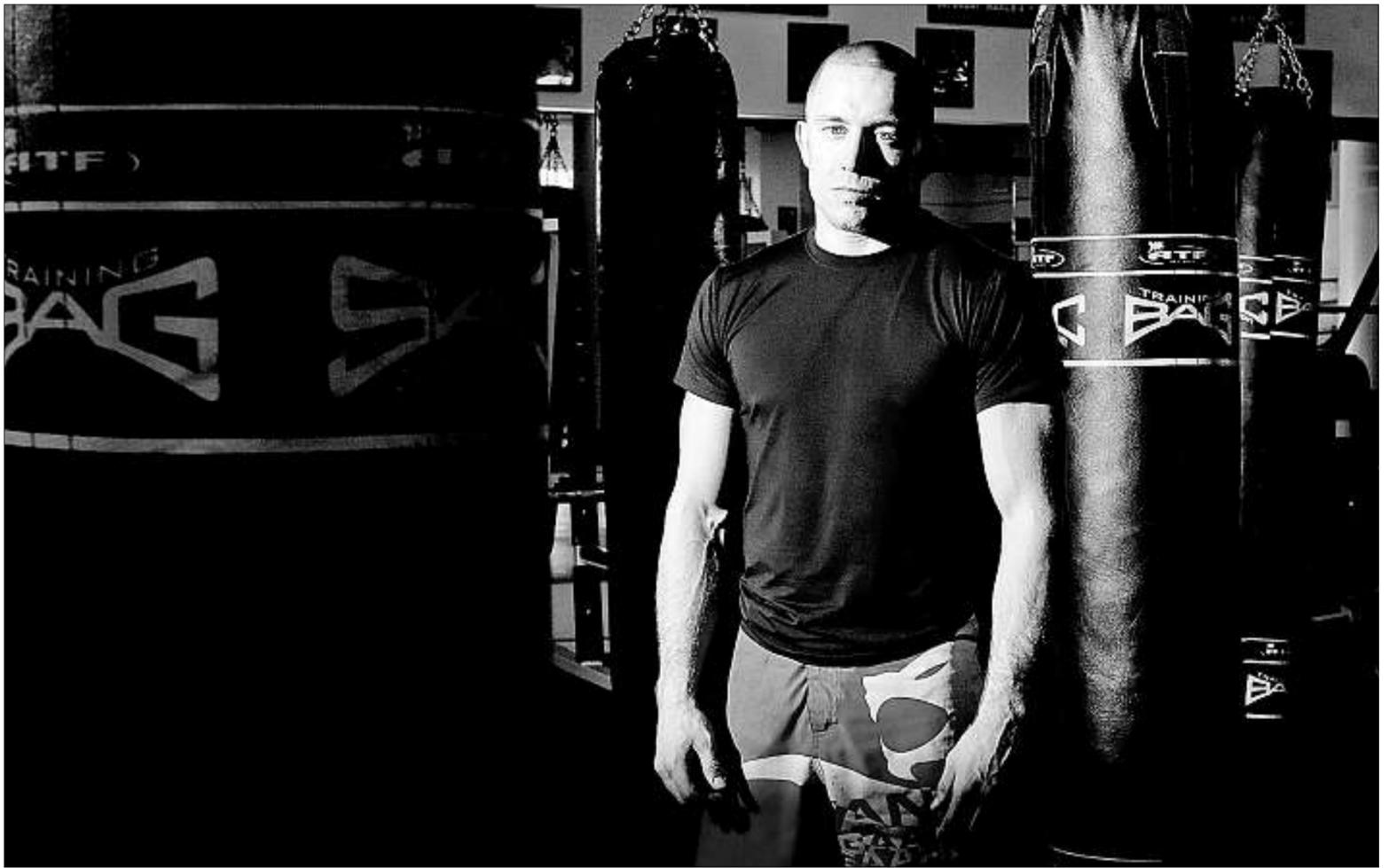


Cœurs sensibles s'abstenir ça va cogner

Centre Bell, 28 février 2008. Dans une cage octogonale, deux jeunes hommes se livrent une bataille féroce. Coups de pied sur les jambes, coups de poing à la tête. Cris dans la foule. Subitement, un des deux combattants envoie son adversaire au tapis et se couche sur lui. Tel un marteau-piqueur, il le mitraille de coups de coude au visage. Le sang coule. Les 6000 spectateurs applaudissent, conquis. Bienvenue dans l'univers du combat ultime.



« Le combat ultime est le sport qui grossit le plus vite actuellement. Ça touche enfin le Québec », se réjouit Georges St-Pierre. Même en sol américain, les fans québécois sont nombreux dans les gradins.



SOPHIE ALLARD

« La violence, c'est ce qui nous amène tous ici », dit Yan Melançon, 22 ans, rencontré au stand de bière. Il a payé son billet 200\$ pour être aux premières loges. « Plus le combat est violent, mieux c'est. S'il y a du sang, c'est encore mieux. C'est comme une bagarre de rue encadrée, légale. Donc, on ne se sent pas coupable d'aimer ça. Je ne rate jamais un match. »

Malgré la controverse qu'il suscite, le combat ultime – aussi appelé boxe mixte – est plus populaire que jamais au Québec. Dans les gymnases, les adeptes sont de plus en plus nombreux. « Ils comptent pour la moitié de notre nouvelle clientèle », indique Alexandre

Choko, président du Centre des arts martiaux Tristar de Montréal. « Le nombre de galas a doublé en un an », souligne Mario Latraverse, directeur des sports de combat à la Régie des alcools, des courses et des jeux. Entre avril 2007 et mars 2008, 11 compétitions de boxe mixte ont été présentées au Québec.

Ce soir, le Centre Bell sera bondé à l'occasion de la première présence du Ultimate Fighting Championship (UFC) au Canada. Tête d'affiche du gala UFC 83, le Québécois Georges St-Pierre, ancien champion des 170 livres, affrontera l'Américain Matt Serra qui lui a ravi son titre. Les billets se sont envolés en une minute, ont annoncé les organisateurs. Sur l'internet, des revendeurs demandent jusqu'à 2000\$ pour un siège au parterre, dans la deuxième rangée.

« C'est un record pour la vente de billets la plus rapide et la foule la plus nombreuse », s'est réjoui Dana White,

président du UFC. Lors du gala UFC 68 présenté à Columbus, Ohio, en mars 2007, 19 049 billets ont été vendus pour des revenus aux guichets dépassant 3 millions. Au Centre Bell, ils seront 21 273 spectateurs.

Programmé pour agresser

Pour Richard Tremblay, cet engouement envers le combat ultime n'a rien d'étonnant. Professeur au département de psychologie de l'Université de Montréal, il mène des recherches sur l'agressivité depuis une trentaine d'années. « Depuis toujours, les humains ont du plaisir à regarder des actes d'agression entre deux personnes. Chez les Romains, on assistait en grand nombre aux duels de gladiateurs. Le combat ultime est nouveau, mais pas notre attrait pour la violence. »

Pourquoi cet intérêt? « C'est dans notre nature. Notre cerveau est programmé pour agresser, on a besoin de jouer avec ça, explique le spécialiste.

L'agression physique est un comportement inné. Dans le passé, c'était essentiel pour nous défendre et chasser. Dès la première année de vie, l'enfant agresse spontanément. Par le jeu et la fiction, on apprend rapidement à ne pas agresser et à se contrôler. La violence dans les médias ou dans les sports n'existerait pas s'il n'y avait pas de demande. »

Doctorante en criminologie à l'Université de Montréal, Sévrine Petit abonde dans son sens. Elle a consacré son mémoire de maîtrise au combat ultime au Québec. « Les amateurs sont attirés par le côté extrême de ce sport à cheval entre la violence civilisée et la violence bestiale, dit-elle, mais les règlements sont importants. Les gens n'ont pas le goût de voir quelqu'un mourir devant eux, mais ils veulent pouvoir y croire. »

Combattant recrue, Yannick Galipeau, 26 ans, fait déjà sensation. À son premier combat, le Magogois a fracturé le nez et la mâchoire de son adversaire,

DES COMBATS DE COQS? PLUS MAINTENANT

Toujours illégal dans le sport amateur

SOPHIE ALLARD

« Avant que le combat ultime ne soit légalisé, c'était un vrai freak show », affirme le promoteur québécois Stéphane Patry, président de TKO. Tout était permis: coups de tête, doigts dans les yeux, coups dans les parties génitales. Pas de gants, pas de catégories de poids. Le sport a depuis subi d'importantes modifications avec l'instauration d'une réglementation stricte. La controverse subsiste malgré tout.

Au Québec, le sport a fait son entrée avec fracas. Interdit par le gouvernement québécois et autorisé par le conseil de bande, un premier combat

ultime a été présenté à Kahnawake en 1996 par Battlecade, propriété de Penthouse. Après des arrestations et des pourparlers avec les autorités autochtones, Québec a finalement légalisé la boxe mixte professionnelle en mai 1998. « Le sport qu'on connaît aujourd'hui est une version adoucie des combats extrêmes originaux », rappelle Sévrine Petit dans son mémoire. Le UFC, créé en 1993, a suivi en 2001.

Trois combattants ont trouvé la mort après leur passage sur le ring depuis 10 ans. Aucun au Québec. « La pire blessure que j'ai vue, c'est une fracture de la rotule, dit le Dr Pierre Meunier, médecin attitré de la Régie des alcools,

des courses et des jeux. J'ai assisté à deux épisodes de tachycardie. Les efforts cardiovasculaires sont si intenses qu'il y a perte de connaissance, le

« Le sport qu'on connaît aujourd'hui est une version adoucie des combats extrêmes originaux. »

cœur bat trop vite. Je n'aime pas les coups de coude qui occasionnent la plupart des blessures, des lacérations profondes au visage. »

Le combat ultime professionnel est actuellement interdit dans 18 États américains, en Ontario et à Vancouver. À Sherbrooke, l'organisation de galas est interdite dans les édifices municipaux. « On ne joue pas au golf. C'est du full contact, mais ce n'est pas de la violence gratuite, estime le combattant Georges St-Pierre. Il y a moins de knock-out qu'en boxe. Le sport a beaucoup évolué, les règles sont strictes et on les respecte. »

Yves Lavigne, arbitre depuis 1998, confirme. « Après une période d'essais et erreurs, on a façonné un sport noble, pas barbare, mettant en scène



Une fille dans la cage

SOPHIE ALLARD

Maman d'une fillette de 4 ans, Valérie Létourneau, 25 ans, gagne son pain avec le combat ultime. Au Québec, elle est la seule femme qui se bat chez les pros. La Montréalaise a joué du coude – au sens propre et au sens figuré – pour se tailler une place dans cet univers masculin.

«Des fois, je me demande comment j'ai fait pour persévérer. Je me bouche les oreilles quand j'entends des commentaires déplacés ou de mauvaises blagues. Le pire, c'est l'entraînement. Je me fais par-

fois blesser inutilement par des gars un peu trop orgueilleux et je suis sur le carreau pendant quelques mois.» Certains combattants, plus galants, préfèrent l'aider. «C'est l'avantage d'être une fille dans une gang de gars.»

Valérie Létourneau a commencé le kick/boxing à 15 ans, avant de toucher à la boxe thaïlandaise et au jiu-jitsu brésilien. «Je suis une passionnée d'arts martiaux, j'aime pousser au maximum.» Grande brunette aux yeux clairs, elle semble posée, réfléchie. Rien d'une brute, du moins hors de la cage. «Mon

premier combat pro, en 2001, s'est déroulé en 18 secondes. J'ai lancé trois coups de poing et la fille est tombée par terre.» Ça s'est moins bien passé au Centre Bell en juin. «J'ai perdu par K.-O. technique. J'ai figé. Ma famille était sur place, ça a été difficile. J'étais tellement poquée.» Son pouce a été fracturé, nécessitant deux chirurgies. «Je n'ai rien senti.»

«Il y a de belles opportunités pour les femmes, même si c'est moins payant. Le calibre est bon. C'est loin d'être du crépage de chignon!»



PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE

Face à la demande, le gym Tristar offrira des cours de combat ultime réservés aux femmes. «Génial!» lance Valérie Létourneau, combattante professionnelle.

accrochant quelques dents au passage. «Je l'ai brassé un peu. La foule criait pour moi, c'était génial. J'aime me battre debout et frapper avec mes pieds, mes poings, mes genoux, mes coudes. C'est ce que les gens aiment», racontait-il, juste avant son combat au Centre Bell, en février. Dénouement imprévu: cette fois, il a perdu par étranglement arrière dès le premier round. Il s'en est sorti avec une entorse au coude. «Tout est possible, c'est la beauté de notre sport. Il n'y a aucun déshonneur à subir la défaite», dit son entraîneur Daniel Gauthier. Mais la foule reste sur sa faim.

Le spectacle avant tout?

Quand l'action se déroule au sol, les spectateurs – 80% d'hommes de 20 à 40 ans – s'impatientent. Toute la soirée, *La Presse* a entendu des commentaires du genre: «Ça niaise!», «Envoye, lève-toi!», «Arrache-lui la tête!»

«Pour les combattants, le combat ultime est un sport auquel ils se don-

nent corps et âme. La plupart ont débuté dans les arts martiaux très tôt dans leur vie, mais le public ne voit pas toute la technique que ça implique», explique Sévrine Petit, qui a interviewé plusieurs combattants. Ils s'entraînent en moyenne 25 heures par semaine. «Certains sont

«Depuis toujours, les humains ont du plaisir à regarder des actes d'agression entre deux personnes.»

décus de voir que le spectacle prime sur le sport. D'autres jouent le jeu et sont de vrais showmen», souligne-t-elle. Qui dit combat ultime, dit artifices: une cage, des publicités tapageuses, une musique criarde. Entre les rounds, des femmes à la poitrine siliconée et en tenue légère se trémoussent sur l'octogone. Des bars de danseuses comptent parmi les principaux

commanditaires. «J'aime la violence, mais je viens pour l'ensemble du show. Ça nous sort de notre réalité. Les filles sont tellement belles», s'exclame Jean-François Légaré, 21 ans.

Georges St-Pierre, grande vedette du UFC, est habitué à tout ce cirque. «Le spectacle, c'est bon pour attirer les partisans, mais je ne m'attarde pas à ça. Certains gars se mettent trop de pression à cause de la machine», dit-il. Pas lui. Même s'il gagne jusqu'à 500 000\$ en une soirée, s'il mène une vie de rock star aux États-Unis et si on l'aborde à chaque coin de rue, St-Pierre se voit comme un athlète, pas une vedette. «Je ne fais pas ça pour la popularité, assure le résident de Candiac, sur la Rive-Sud. Je suis un sportif et je donne tout ce que j'ai lors d'un combat, c'est ça mon job. Je suis nerveux en marchant vers l'octogone, mais je sais ce que j'ai à faire. Comme un soldat à la guerre.»

Le combat ultime, c'est quoi?

Le combat ultime a vu le jour au Brésil et au Japon. C'est un mélange de boxe, de lutte et d'arts martiaux tels le karaté et le jiu-jitsu brésilien. Deux combattants s'affrontent dans un octogone ou un ring. Le combat se déroule en trois rounds de cinq minutes, cinq rounds en championnat. Les combattants portent un short, un protecteur buccal et des gants ouverts. On peut gagner par K.-O., par arrêt de l'arbitre, du médecin ou de l'entraîneur, par abandon, par décision des juges. On compte une vingtaine de fautes: charger avec la tête, griffer, pincer, frapper à la gorge, dans les yeux, tirer les cheveux, frapper avec ses pieds un adversaire au sol, utiliser un langage vulgaire, refuser de combattre...



PHOTO AP

Deux enfants lors d'une compétition à Carthage.

Des enfants au front

L'engouement pour le combat ultime touche aussi les petits. Dans son numéro du 10 mars, *Maclean's* publie un article sur le sujet: «Nasty, Brutish and Short». On enseigne le sport aux enfants dans plusieurs gymnases. «Le samedi matin, nous offrons des cours pour les 5 ans et plus, indique Alexandre Choko, du Tristar. C'est une introduction sympathique au combat ultime, ils font surtout de la lutte.» Mais ça va plus loin. Une première compétition pour enfants été organisée à Ottawa en septembre 2007. Une autre a eu lieu au Missouri le mois dernier, suscitant une levée de boucliers sur l'internet. Le casque et les chaussons protecteurs étaient obligatoires, les coups à la tête, interdits. Trop facile, se sont plaint quelques parents!



CF PHOTO

Georges St-Pierre a remporté son premier titre mondial contre Matt Hugues en 2006. «Si je gagne à Montréal, ce sera le plus beau jour de ma vie.»

Machine à gros sous

Propriétaires de casinos à Las Vegas, les frères Fertitta savent flairer les bonnes affaires. En 2001, ils ont acheté le Ultimate Fighting Championship (UFC) pour 2 millions, ont adopté des règlements similaires à ceux du Québec et ont injecté plusieurs millions dans le sport et sa promotion. L'entreprise vaut aujourd'hui plus de 1 milliard. En 2006, le UFC a touché 222 millions seulement avec les revenus de la télévision payante (dans 36 pays), devant le pion à la boxe et à la lutte WWE. Chez les hommes de 18 à 34 ans, seul le football de la NFL est plus populaire que le combat ultime au petit écran.

— Sophie Allard

des athlètes extraordinaires», explique-t-il. Mais le sport est jeune et les arbitres compétents plutôt rares. «Il y a pénurie et, malheureusement, la formation est déficiente», déplore-t-il.

Les matchs de combat ultime restent illégaux dans le sport amateur, en vertu de l'article 83.1 du Code criminel. La Régie des alcools, des courses et des jeux chapeaute les combats professionnels seulement. «Avant de faire le saut chez les pros, les athlètes prennent part à des combats non sanctionnés, c'est très dangereux», dit Alexandre Choko, du gymnase Tristar. Pas de permis, pas de test sanguin, pas de test médical. «Le sport gagne en popularité, le gouvernement devrait agir. La machine est lente et lourde.»

Au ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, on dit qu'on n'y peut rien. «Pour qu'il y ait fédération sportive, les gens du milieu doivent d'abord présenter une requête au Ministère, mais ça ne s'est pas fait à ce jour, indique la porte-parole Stéphanie Tremblay. La porte n'est pas fermée.»



PHOTO PRESSE CANADIENNE

Le sénateur américain John McCain a milité contre ces «combats de coqs» dans les années 90. Le sport, réglementé depuis, reste... sanglant. Sur la photo: le UFC 74 en août, à Londres.